



BlogThis!

SEARCH THIS BLOG

SEARCH ALL BLOGS

GET YOUR OWN BLOG

FLAG?

NEXT BLOG»

Il se peut que la page ait été modifiée depuis cette date. Cliquez ici pour consulter [la page actuelle](#) (sans mises en cache). Cette page mise en cache peut renvoyer à des images qui ne sont plus disponibles. Cliquez ici pour obtenir uniquement la page mise en cache. Pour créer un lien avec cette page ou l'inclure dans vos favoris/signets, utilisez l'adresse suivante :

<http://www.google.com/search?q=cache:ya0Ji1Yco70J:quefaitlapolice.blogspot.com/+http://c>

Google n'est ni affilié aux auteurs de cette page ni res

Ces termes apparaissent uniquement dans les liens pointant sur cette page : **http quefaitlapolice.blogspot.com**

Que Fait la Police ?

Chroniques d'un flic comme les autres.

05 OCTOBRE 2006

Différends en série

20 heures. Un équipage du secteur est appelé sur un différend de famille violent. Connaissant la famille en question, coutumière des faits, on décide de se rapprocher au cas où. Il s'agit du dernier petit pavillon avec garage, au bout d'une petite rue tranquille. Devant la porte, dans sa longue robe de nuit, la matriarche d'une cinquantaine d'années nous attend avec quelques enfants : *Mon fils a violemment frappé sa femme, ils sont à l'étage, s'il vous plait, emmenez-le !* On laisse la mère au pas de la porte et nous entrons. Pas un bruit dans la maison. On monte les escaliers grinçants vers la pénombre de l'étage.

La seule pièce éclairée est la salle de bain. A l'intérieur, on trouve une jeune femme d'une vingtaine d'années légèrement ensanglantée, visage tuméfié, et très choquée. Elle pleure, et est incapable de prononcer une phrase. Elle est complètement effrayée et serre très fort ses bras où on distingue clairement des traces de bleus. Elle nous informe qu'elle veut déposer plainte, et nous désigne la porte de la chambre. On comprend que le vilain mari se trouve à l'intérieur.

J'ouvre la porte avec méfiance, l'ambiance est un rien sinistre. La lumière de la chambre est éteinte, et ne fonctionne pas. Un coup de maglite au hasard dans le noir me dévoile des jambes croisées sur un lit. Le mari est allongé tranquillement dessus et semble se satisfaire d'une sieste. On l'invite à se relever et à nous expliquer

Liens

[Forum Police-Info](#)

[Victimes du Devoir](#)

[Reportage en images](#)

[Outils](#)

[Informations](#)

[Actualités sur Google](#)

Derniers Billets

[Différends en série](#)

[Ingrid, 13 ans](#)

[L'aimant](#)

[L'effet de groupe](#)

[Faire du social](#)

[Peustu !](#)

[Irrécupérables](#)

[Ruse](#)

[Précautions d'usage](#)

[Ivresse Publique et Manifeste](#)

Archives

[septembre 2006](#)

[octobre 2006](#)

ce qu'il s'est passé. Il se lève doucement, met ses mains dans les poches. Il s'agit d'une jeune de 24 ans, torse-nu ; il répond calmement : *"Allez vous faire foutre, cette grosse pute ne déposera pas plainte."* Déconcertant, peu rassurant, mais pas surprenant.

On ne rentre pas dans son jeu et on l'invite à sortir de la chambre pour se mettre à la lumière. Dans un même élan d'intelligence, il rétorque : *"Toi tu fermes ta gueule, je suis chez moi ici."* Nous savons très bien que nous allons devoir l'emmener, lui aussi, visiblement. Il se met à hurler à l'encontre de sa femme et lui intime de ne pas déposer plainte sous peine de le regretter amèrement. Nous communiquons entre nous avec les yeux pour savoir comment nous allons nous y prendre pour le menotter sans fracas.

Il essaie de s'approcher brusquement de la porte de la salle de bain. Nous le retenons et entamons la phase de menottage. Il continue de hurler, tire sur ses bras en nous traitant de tous les noms d'oiseaux disponibles dans son dictionnaire. Il balance quelques coups de pieds au hasard, nous obligeant à le saucissonner avec nos bras, de la tête aux jambes. Comme nous sommes à l'aplomb des escaliers, nous conservons la pose et nous hâtons de redescendre avec ce *tapis humain* qui continue toujours de vociférer à quiconque le regarde. Il est dans une colère noire.

Nous nous dirigeons vers la voiture de service, la mère nous explique maintenant qu'elle ne veut pas que l'on fasse de mal à son fils et qu'on doit le laisser sur le champ ; elle précise en criant que tout est de notre faute et que nous devrions plutôt l'amener à l'hôpital. Génial. On ne fait plus attention à elle et on s'apprête à déposer notre paquet dans la voiture. Ce dernier n'arrête pas de hurler et de gesticuler et crache à multiples reprises dans notre direction, ce qui ne facilite pas notre démarche. Alors que l'on croyait être sortis d'affaire, la fenêtre de l'étage de la maison mitoyenne s'ouvre soudainement en claquant : *"Bande d'enculés, laissez-le tranquille !"* s'exclame une voix masculine.

Un type d'une quarantaine d'années se met à nous menacer puis se décide à nous rejoindre. On ne sait pas quelles sont ses intentions, s'il sera armé ou non. Notre premier individu est toujours en train de hurler et de se débattre. L'autre type ouvre la porte, mains vides, mais titubant. Il est complètement ivre. Sans désespérer, il se jette sur son voisin pour le libérer. Un collègue tente de le repousser d'une main. On essaie de raisonner cet individu, mais il ne l'entend pas de la sorte et veut absolument le conflit.

Le *bon samaritain* insiste et commence à distribuer des coups de coudes au hasard. Nous sommes obligés de maîtriser cette personne en l'amenant au sol, sous les commentaires peu amicaux de la famille voisine qui demandait notre aide initialement : "*Laissez-le tranquille, il ne vous a rien fait, tout est de votre faute*". Nous avons à ce moment deux personnes qui hurlent en nous insultant et en se débattant copieusement. Difficile à gérer, sans compter que le voisinage s'était confortablement installé pour regarder la scène. J'en ai vu plus d'un, rire de la situation.

Plus tard, pendant que nous traitons la procédure au commissariat, j'apprends que la jeune femme qui a reçu des coups refuse de déposer plainte, un grand classique ; mais sous les conseils de la belle-mère, ça l'est déjà moins. Le voisin, lui, désire déposer plainte pour violences illégitimes de la Police, une systématique. Une belle soirée, et nous n'avions rien demandé. Et pendant que je tape en sueur le long rapport d'intervention, je peux entendre le jeune homme se taper la tête contre les murs de la salle de rétention, et hurler pendant deux heures.

écrit par Thomas @ [10:51](#)

[0 commentaires](#)

Ingrid, 13 ans

Ce jour là, j'étais chef de poste dans une véritable usine. Les plaignants se comptaient par dizaine. Les places assises, lorsque les chaises de récupération avaient toutes leurs pieds, se disputaient farouchement. Dès que je me levais du bureau pour aller aux gardes à vue où les mecs hurlaient et cognaient, le téléphone sonnait. Lorsque j'étais au téléphone, un équipage tentait de me joindre pour passer des individus qu'ils contrôlaient aux fichiers. Lorsque je me trouvais aux fichiers, on me demandait de monter les télex de la division qui tombent minutes après minutes. Lorsque j'étais en haut, on avait besoin de moi en bas. Une fois en bas, il fallait retourner en haut pour gérer l'armurerie, et ainsi de suite, le tout sous les regards appuyés et insistants des victimes qui affluaient au poste et espéraient obtenir satisfaction à leurs problèmes insolubles en quelques minutes.

Pour résumé, je pétais littéralement un câble, comme à chaque fois que je suis chef de poste et que mon chef de section est débordé. C'est à cet instant précis que se présente à moi Ingrid, 13 ans. Sans désespérer, elle me lance : "*Je suis à la rue depuis une semaine, mes parents sont alcooliques et toxicomanes, j'ai fugué de mon foyer, je veux qu'on m'aide.*" Les gens autour

attendent ma réaction. Je dois avoir l'air idiot avec mes papiers de partout, et les sonneries alentours qui n'attendent que moi. J'aimerais hurler, et partir en courant.

Reprenant mon sérieux, je décide de mettre de côté tout ce que je faisais, d'abandonner la folie qui m'entourait. Je m'installais avec Ingrid dans une salle à peu près calme afin qu'elle m'expose un peu plus son problème. Après maintes palabres sur sa misère sociale, dont je vous passerai les détails, je décide de contacter le foyer d'où elle a fugué. Et là, les surprises ne font que commencer. La voix au téléphone change complètement de ton à la prononciation de ces mots : "*C'est au sujet d'Ingrid.*" On me fait comprendre que l'on ne veut plus d'elle au foyer, qu'elle est violente et ingérable, que dès qu'elle se retrouve en foyer, à sa demande, elle fugue de nouveau.

Ingrid, dont les vêtements crasseux et l'odeur témoignaient du nombre de nuits passées à dormir dans la rue en compagnie d'autres SDF, était le dernier des soucis de tous. Revenant auprès d'Ingrid, je constate qu'elle est allongée au sol, au milieu de la foule de plaignants, que ses yeux sont révulsés, qu'elle bave abondamment en gesticulant. Totalement dépité, je fais appel aux sapeurs pompiers, et j'avise le *taulier* de ce qui se passe.

Croyant avoir tout subi, j'étais loin de m'imaginer la suite. A peine arrivée sur place, les SP me lancent un grand sourire. "*Mais c'est Ingrid !*" Ils la connaissent bien. Elle vit dans la rue, elle fait le tour des postes de police pour réclamer de l'aide et aller dans des foyers, d'où elle fugue systématiquement. Il faut bien le dire, on ne la retient pas vraiment. Ingrid est une simulatrice, la crise qu'elle est en train de me faire au beau milieu de mes plaignants éberlués est totalement théâtrale. Les pompiers repartent et me laissent le paquet par terre.

Quelques collègues de passage viennent me prêter mains fortes. On essaie de la relever. A cet instant précis, Ingrid pète les plombs. Elle se met à hurler, gesticule dans tous les sens et tente de porter des coups de pieds à tout le monde. L'hystérie totale ! Je n'avais jamais vu une gosse dans un état d'excitation pareil. On la met dans un local de rétention, toujours à la vue du public malheureusement, les locaux sont faits ainsi.

Je contacte la permanence qui se charge d'établir une réquisition auprès d'un psychiatre. J'essaie de reprendre mon travail, et tente de prendre quelques plaintes. Ingrid frappe sa tête contre les murs en plaques-plâtre et frappe le mobilier, elle hurle, insulte copieusement tout ce qui bouge et qui la regarde, crache

abondement contre la vitre de rétention. Une véritable scène d'épouvante, dans la continuité de *L'Exorciste*. Nous sommes obligés de la menotter. A peine menottée, elle se met au sol pour frapper à grands coups de pieds la porte, les murs,... Elle est dans un tel état d'hystérie que nous sommes obligés de la maintenir car elle continue de frapper sa tête au sol. Pour éviter qu'elle ne se blesse et que l'on soit accusé de violences, on lui place un caque de cyclo Police sur la tête. C'est sans doute le seul moment où j'ai décroché un rire.

Plus tard, j'apprends qu'Ingrid, bien connue des services d'urgences psychiatriques, se voit refuser son admission. Son foyer, comme ses parents n'en veulent pas, et ils n'enverront personne la chercher ; l'assistante sociale qui l'encadre est aux abonnés absents, nous sommes samedi. Ingrid quittera l'hôpital seule, tout comme elle est venue au commissariat.

Quelques instants plus tard, on entendra sur les ondes qu'une jeune fille sème le trouble dans un salon de coiffure et s'en prend aux clients, au personnel, au mobilier...

écrit par Thomas @ [10:06](#)

[2 commentaires](#)

01 OCTOBRE 2006

L'aimant

On retourne pour la énième fois de la journée au 160 du boulevard. Une voie large où les barres de 15 étages font de l'ombre même à midi. Lorsque l'on est au dernier étage, depuis la cage d'escaliers, on peut voir à 3 kilomètres à la ronde et voir arriver les véhicules de Police. L'endroit rêvé pour guetter et trancher des savonnettes de résine de cannabis. Dès que l'on rentre dans l'enceinte, ça siffle depuis les étages.

Les bandes se réunissent sous ce hall, et pas un autre. C'est celui qui surplombe la voie ; la cité est ceinturée par de grandes grilles, l'accès ne peut se faire que par l'unique entrée du parking. Ils cassent les boîtes aux lettres, picolent dans les cages d'escaliers quand ils ne font pas leurs besoins dedans, et hurlent pour s'exprimer entre eux. Ils aiment les allers et venues sur des scooters bruyants, trafiqués ou volés. Derrière les barres, on trouve encore un parking isolé, jonché de carcasses de voitures volées ou incendiées.

Au 160, le locataire du premier étage n'en peut plus, et nous explique clairement qu'il est en train de péter un plomb. Il a

atteri dans ce quartier pas par choix, mais parce qu'un incendie criminel dans un local à poubelles a rendu son appartement inhabitable. La mairie lui a fourni ce logement en attendant. Lorsqu'il rentre du travail, il doit passer systématiquement devant une meute alcoolisée, dont les parents ont abandonné la charge d'éducation.

La première fois, il était descendu pour parler à ces jeunes dits désœuvrés, expliquer qu'il travaille de nuit et que donc, il dort la journée. La réponse fût immédiate, il s'est fait lapider à coups de cailloux. Les auteurs des coups, mineurs de 17 ans, ont tous été reconnus, entendus et relâchés le jour même. Et le jour même, le véhicule de cette personne a eu les pneus crevés. Lorsque l'on rentre sur ce parking, les jeunes ont le temps de prendre la fuite, ou inversement de nous attendre en groupe de 15 à 30, avec les plus grands. Pas vraiment marrant quand on est 2 dans le véhicule.

Lorsque vous réussissez à évincer tout le monde, un passage une demi-heure plus tard vous prouve que le message n'a pas été entendu, et que les pingouins sont tous revenus en grappe dans le hall, comme sous l'effet d'un aimant. Quelle solution ? Le policier ne remplace ni les parents, ni l'assistance sociale. Nos interventions nous mènent plus souvent vers des asociaux, que vers les voleurs.

Cette fois-ci, il n'y avait personne. Du moins en bas. Mais aux étages, un comité d'accueil nous avait déjà préparé quelques gros cailloux à nous balancer sur le toit de la voiture. Notre pare-brise dessine une jolie étoile. Inutile de descendre de la voiture, ni conseillé. Occasion de rentrer sans gloire, et de pondre un simple rapport d'incident.

écrit par Thomas @ [23:12](#)

[1 commentaires](#)

30 SEPTEMBRE 2006

L'effet de groupe

2 heures du matin. Cette Peugeot 205 rouge était signalée sur les ondes il y a une heure à peine. Selon les riverains qui ne parvenaient pas à dormir, elle faisait du *rodéo* ; c'est à dire que le conducteur roule n'importe comment dans les mêmes rues, en faisant chauffer les plaquettes de frein et les pneus. Parfois il s'agit de jeunes qui rigolent avec des véhicules volés. On décide de la contrôler. Ils sont deux à bord.

Sans vraiment nous surprendre, le conducteur se stationne face au 64,... où une dizaine de lascars squattaient le hall, tous une jambe sur un mur, les canettes de bières posées sur les boîtes aux lettres. On est trois, je prends le flashball avec moi. Le conducteur de la 205 ne prend pas de pincettes, et nous *teste* tout de suite. Normal, il a un public avec lui. Regard hautain, il gesticule dans tous les sens en posant des questions sur un ton agressif ; il refuse qu'on le palpe, il est imité par son pote. On ne sait toujours pas si c'est sa voiture, ni ce qu'ils ont derrière la tête, à part une visière de casquette.

Je fais claquer le flashball pour bien le faire remarquer à la meute qui sort lentement du 64. Petit à petit, on est encerclé. Mon chef de bord prend les choses en main. Il plaque pas vraiment en douceur le conducteur sur la 205 et montre les dents. Mon autre équipier fait de même avec le passager. C'est à moi de faire le tampon avec les autres. Ca vocifère, les gens commencent à s'agglutiner aux fenêtres, et s'installent comme au cinéma. Il y aura bien un abruti pour nous filmer, surtout si ça part en vrille. Curieusement, il n'y a jamais personne pour filmer des voleurs en pleine action...

Quand un contrôle devient houleux, il faut être intelligent. Ce qu'on veut, c'est identifier ce véhicule et s'assurer que rien de dangereux, ni d'interdit, ne se trouve dans leurs poches. Ce qu'ils veulent, c'est continuer à zoner jusque 4h du matin sans aller en garde à vue. Tout se joue là-dessus. Il faut savoir jouer sur les compromis. A présent, le tutoiement est de mise. La pression venant à monter, je me place entre le collègue et le lascar, dont les visages se ditançaient de quelques centimètres à peine.

Ca fait partie du jeu. Je montre moins les dents, et demande au costaud quel est son problème exactement ; on veut juste voir les papiers de la voiture, et après il retournera dans son hall favori griller quelques miettes. Il s'exécute, le collègue se met en retrait intelligemment pour passer l'ensemble aux fichiers.

Voyant que ça se calme, insatisfait, un des jeunes de la meute se met au milieu du contrôle et incite ses comparses à mettre les bouts. La pointe d'un tonfa le fait reculer. Avec sa petite casquette serrée au maximum et posée à peine sur le crâne, il nous interpelle : *Regardez, c'est la BAC, ils se prennent pour des cow-boys. Ils feraient quoi sans leurs matraques et leurs flingues !*

Il rigole et se sent invincible. Il danse, comme un rappeur, à un mètre de nous pour nous narguer. Je ne le quitte pas des yeux

sans parler, il fait de même. Encore un jeu typique et idiot. *Tu vas faire quoi avec ton flash ? Vas-y tire !* me nargue-t-il. Le véhicule appartient bien au conducteur et personne n'est recherché. On a eu ce qu'on voulait. On aura notre heure de gloire un autre jour, dans une autre configuration. On remonte dans le véhicule de service sous des huées et des rires. J'ai envie de balancer quelques coups de flashball dans le tas, mais, effectivement ce n'est pas très déontologique.

Deux jours plus tard, on croisera le rappeur à bord de sa BMW. Papiers pas en règle, pas de ceinture de sécurité. Il ne parlait plus, ne bougeait plus, et à notre grande surprise, nous servait du Monsieur. Il est reparti en silence avec quelques amendes.

écrit par Thomas @ [23:47](#)

[0 commentaires](#)

29 SEPTEMBRE 2006

Faire du social

Quoique l'on fasse, où que l'on soit, la situation reste basiquement la même. Vous êtes sollicités dans des conflits entre groupes de personnes, lesquelles vous attendront rarement pour l'apéro, ou pour discuter de jardinage ; situations dans lesquelles il va falloir vous investir un minimum pour espérer en sortir rapidement et sans ulcère. Différends de famille, de voisinage, litiges commerciaux, simples perturbateurs, tapages, accidents de la circulation où les protagonistes vous accuseront de fainéantisme si vous ne prenez pas immédiatement le parti de l'un ou l'autre.

Pour ces personnes, les choses sont simples : il faut faire quelquechose, mais dans leur intérêt personnel. Vous ne les connaissez ni d'Eve ni d'Adam, mais d'une minute à l'autre, vous êtes plongés au milieu de leur vie, parfois dans l'hystérie collective. Dans le jargon policier, ça s'appelle *faire du social*. Un différend insoluble, dépourvu d'intérêt, qui dure depuis que vous êtes nés, et qui reprendra aussitôt notre dos tourné.

Un différend, c'est d'abord un casse-tête. Il vous faut parfois plusieurs minutes avant de comprendre que la personne à votre gauche est le cousin du père de l'ami, et que la personne à droite est l'ex petit ami de la belle-soeur du voisin qui l'avait frappé en 1996 parcequ'elle avait couché avec son meilleur ami alors qu'ils étaient en vacances au camping municipal de Montélimar-sud... (c'est juste un exemple)

La scène se passe dans une cité quelconque, portant le nom d'un

scientifique du dix neuvième siècle. Mais ici, ce nom n'inspire que dégoût et crainte. Quatre tours identiques de quinze étages plantées au milieu d'un parking grisâtre jonché de nids-de-poule et d'épaves de voitures, soit incendiées, soit désossées. Quatre tours dont l'architecture vous laisse perplexe sur les intentions du créateur, mais où la vie était encore paisible dans les années 70.

Ca se passe au 102, 14ème étage. 2 heures du matin, silence total, hormis les brèves émissions radio et les claquements successifs de nos portières. On laisse le chauffeur écouter *In The Name Of Love* dans notre véhicule afin qu'on ne le vandalise pas pendant notre absence.

Comme d'habitude, il faut chercher le nom du requérant sur un interphone gigantesque, et, évidemment, le nom à chercher est le dernier de la liste, peu importe dans le sens où vous avez commencé. Et encore, le plus souvent, les noms sont effacés pour éviter à la police de trouver ceux qu'elle vient parfois chercher. Le choix est vite fait, on évite de se taper les 14 étages à pieds, où reposent détritrus, excréments, épaves de cyclos,... et on préfère l'ascenseur douteux et grinçant dans lequel une flaque d'urine macère. On appuie sur ce qu'il reste du bouton brûlé au zippo et on patiente durant la montée en lisant les inscriptions intelligentes, taguées au couteau sur les parois.

Depuis le palier de la personne qui a appelé, on peut entendre des bruits de dispute émanant de la porte juste en face : objets qui tombent, hurlements, meubles que l'on déplace, rien de bien affolant dans ce quartier. Nous n'obtenons pas plus de renseignements de la part du requérant, et on se décide à aller voir ce qui se passe derrière cette fameuse porte. Je frappe énergiquement sans dire que C'est la Police, au premier essai, autant laisser le doute.

La cinquantenaire qui m'ouvre lentement la porte a le nez explosé. Elle éponge le sang avec un torchon de vaisselle sale. Elle pleure, et ne parle pas un mot de français. C'est la fille ainée, 18 ans, qui vient nous expliquer qu'il se trouve dans le salon. Il est violent, il a bu... Visiblement notre présence les rassure à peine. La tapisserie du couloir est de l'époque du flower power, certains lambeaux sont arrachés, l'humidité a gagné pas mal de terrain. Pas de décoration, juste un cadre avec quelques versets du Coran. Pas de meubles non-plus.

La vitre de la porte du salon est explosée. Au fond du couloir, trois minots en pyjama, réveillés. Ils dorment sur des matelas à même la pièce qui sert de chambre. Ils se disputent sûrement les

mêmes jouets qui se comptent sur les doigts d'une main. J'ouvre la porte du salon éclairé par la télé, avec méfiance.

Il, c'est en fait le fils, 16 ans. C'est lui le patron a la maison, d'ailleurs il le dit lui-même plusieurs fois : c'est l'Homme qui commande. Il est avachi dans le sofa, bouteille de whisky à la main. On sent distinctement l'odeur du pétard qu'il vient de se fumer. La télé fonctionne presque à fond. Survêtement Lacoste vert, casquette Lacoste verte, torse nu, grand classique jusque là. Sans nous regarder ni se présenter, il nous balance : *Elle me laisse pas tranquille cette chienne !* Lui rappeler que la chienne en question est sa mère semble totalement futile. La soeur est indifférente à la scène et retourne dans la chambre coucher les mômes. Il balance quelques injures en arabe à l'assemblée. Ses yeux sont injectés de sang. Le père a abandonné le foyer on ne sait quand.

Je tente avec une démotivation certaine de le ramener au calme, sûrement pour l'avoir déjà fait une dizaine de fois dans la journée avec d'autres personnes. Je lui explique qu'il est 2 heures du matin, que la télé est à toc, et que ses frères n'arrivent pas à dormir, que sa mère n'en peut plus de le voir arriver dans le même état tous les soirs de la semaine. Pas besoin d'augmenter le ton, m'énerver avec lui ne paiera pas. J'éteinds la télé moi-même.

La mère ne déposera pas plainte, et de surcroit, c'est un mineur, elle en est seule responsable. Elle aimerait juste qu'il disparaisse. Il se lève brusquement et file droit dans sa chambre d'où il claque la porte violement. Je m'assure qu'il ne fait pas de bêtise. Non, il se désape en m'ignorant, regard malgré tout haineux, il va se coucher. Dimanche soir, assistante sociale absente. Fallait pas rêver la veille de Noël.

écrit par Thomas @ [22:46](#)

[3 commentaires](#)

27 SEPTEMBRE 2006

Peustu !

Ils sont sidérants. Parfois on croirait qu'ils ont un radar sur eux, une sorte de sonar qui annonce notre arrivée. On a beau être au centre-ville, en véhicule banalisé, en pleine heure de pointe ; vous franchissez à peine l'intersection, et ils ont déjà les yeux braqués sur vous. Ils ne vous quittent plus, pour bien vous faire comprendre qu'ils vous ont grillé. Lorsque l'on est à pieds, c'est encore différent, ils se contentent d'un simple sourire en coin, certains sifflent de façon très aigüe quand vous les croisez,

d'autres s'autorisent un bon vieux crachat par terre à votre passage en se dandinant comme un canard.

Comme nous, ils ont du flair. Mais avec le temps, on est connu et on les connaît ; et nos plaques d'immatriculation sont retenues par coeur. Il faut se fondre dans la masse. Les plus casse-pieds sont ceux qui *chouffent*. Parmi la foule, ils tiennent les murs, squattent la place commerçante et guettent la Police. Ils ont leurs propres codes pour annuler une vente si c'est trop risqué. Parfois c'est un simple geste. Mais le plus simple désormais reste encore de téléphoner, ou mieux, de hurler sans se cacher : *les decks, les decks !* Là il n'y a plus qu'à se faire oublier un petit moment.

Le petit truc, c'est d'abord de chercher le client. Ce n'est vraiment pas compliqué. Généralement ils tombent dans le cliché, et ne sont pas discrets : dreads-locks, grosse barbichette, vêtements grunges, étudiants hagards qui cherchent on ne sait quoi en se grattant le menton, ... c'est malheureux, mais c'est aussi simple que ça. Mais surtout, ces clients font des carrés. C'est à dire qu'ils vont et viennent aux mêmes angles de rues, parfois dans le même sens et espèrent attirer le regard d'un rabatteur. Un simple signe de la tête amorce la vente. Généralement, une barrette vaut 15-20 euros. Mais vu l'allure de certaines barrettes, bien aiguisées, c'est clairement de l'arnaque, quand il ne s'agit tout simplement pas de carambar !

Parfois on tente d'ouvrir un peu les yeux aux acheteurs, histoire de faire comprendre qu'au delà des éternels débats qui font rage sur le cannabis, ils sont déjà victime d'escroquerie. Le bénéfice net d'un dealer peut atteindre facilement le millier d'euro en quelques après-midi. Dans les films, c'est superbe, on peut voir l'échange se faire directement du client au vendeur au beau milieu de la rue, et on voit un commissaire sorti de sa tour d'ivoire arrêter les vilains flingue à la main. Mais là, entre le chouffeur, le rabatteur, celui qui a la marchandise temporairement sur lui, et celui qui vend, il faut une boussole ! Quelquefois le commerce se fait par dizaine, les mecs ont tous une barrette sur eux et en fonction de l'endroit ou du moment, c'est untel ou untel qui viendra approvisionner.

Une fois que vous avez votre lièvre, il faut pouvoir le suivre sans se faire repérer. Pas facile, les échanges se font dans des ruelles, ou dans des halls d'entrée à digicode. Parfois, d'excellents tontons nous refilent les planques, des voitures qui circuleront à telle heure, la came qui sera à tel endroit en telle quantité, etc. Il ne faut pas se leurrer, sans indic, les affaires seraient bien maigres, voir inexistantes. Chaque brigade, a son petit tonton. Mais là,

c'est une autre histoire.

C'est le véritable jeu du chat et de la souris. On fait mine de téléphoner, on mate les intéressés dans les vitres de magasins, on surveille du coin de l'oeil les gestes et on essaie de pas squatter le même endroit plus de cinq minutes. Il faut être rapide du regard. Un oeil trop insistant, et c'est grillé. Vite comprendre qui fait quoi et rester à bonne distance. Je ne suis pas encore très bon à ce jeu, mais mes comparses savent y faire, et la traque devient vraiment captivante. Veiller à ne pas être seul, et veiller à ce que le collègue ne le soit pas non-plus. Parfois la chance sourit, et on se fait soi-même proposé la came. Là, il faut être bon comédien.

écrit par Thomas @ [11:59](#)

[2 commentaires](#)

25 SEPTEMBRE 2006

Irrécupérables

C'est encore une de ces nuits il faut vérifier constamment le bon fonctionnement de la radio de bord. Aucun échange, aucun crépitement. On parcourt les mêmes rues, les mêmes parkings, les mêmes allées et contre-allées. Les lascars que l'on a l'habitude d'y croiser n'étaient pas sous leurs halls habituels. On espère à chaque coin de ruelle tomber sur un truc louche, n'importe quoi qui puisse nous occuper et nous sortir de notre état léthargique. Parfois on mord sur les secteurs voisins, voir si l'herbe y est plus verte ; et on croise d'autres patrouilles qui font de même. On se pose parfois en pleine voie pour parler de boulot, de la course aux chiffres, de la dernière chasse, de la puissance douteuse de notre véhicule, du fait que l'on s'ennuie ferme.

Plus tard, mon collègue était sur le point d'allumer sa Marlboro. On se trouvait arrêté à un feu vert dans ce qu'on appellerait un quartier sensible. On pouvait entendre au loin un véhicule arriver à toute berzingue. On ne parvenait pas à le situer, et pour cause, il roulait tous feux éteints. Une Opel Corsa grenat, deux ombres à bord. A notre vue, le conducteur semble complètement surpris et ralentit brusquement. On a beau être en banalisé, ils connaissent toutes nos voitures.

Arrivant à l'intersection, l'imbécile qui conduit entame un frein à main un peu foireux pour faire demi-tour. Occasion de s'apercevoir que la vitre arrière gauche est brisée : véhicule volé. Mon collègue jette par la fenêtre la clope qui n'était même pas allumée et fait hurler le moteur, crisser les pneus pour lui coller le train. Je balance la goutte bleue sur le toit et abaisse la plaque

Police. Pas de surprise, l'Opel Corsa ne s'arrête pas, au contraire, elle accélère encore.

Je m'annonce à la radio aussi paisiblement que possible. S'il sent qu'on est fin énervé, l'opérateur ne comprendra rien et n'hésitera pas à faire cesser le suivi de la voiture. Il faut annoncer la progression avec le nom des rues, la direction, les risques entrepris. Ils franchissent allègrement plusieurs intersections malgré les feux rouges et grimpent sur les terre-plein. Ils prennent la direction d'une cité pourrie, et semblent nous mener sur une place que l'on sait propice aux attroupements hostiles, même aux heures tardives.

On se retrouve sur un parking entre trois barres d'immeubles lorsque le conducteur prend enfin la décision de s'immobiliser, et même de couper le contact. Il faut réagir vite. *Mains en évidence ! Je veux voir les mains !* Plein phares sur l'habitacle, on progresse vers les occupants arme au poing en veillant sur leurs réactions. Les lascars ont leurs mains posés sur le tableau de bord, situation figée mais pas sécurisée. *C'est bon m'sieur ! C'est bon, y'a pas d'problèmes !* Rapidement menottés, on palpe sans retenue leurs survêtements.

On les connaît. Le conducteur à 14 ans, il pue le whisky, et pas vraiment le tabac. Il sourit béatement. Il ne se passe pas une semaine sans que l'on puisse lire son nom quelque part au commissariat, que ce soit sur une saisine ou sur un registre de garde à vue. Il ne va même plus au collège, trop violent. L'autre compare à 22 ans, il n'arrête pas de parler pour expliquer qu'il n'y a pas de problème. En fait, il en a un, il a du sursis à faire et commence à se lamenter. *On voulait juste s'amuser un peu ! Je vais pas faire une gard'ave pour ça !*

écrit par Thomas @ [13:10](#)

[0 commentaires](#)

22 SEPTEMBRE 2006

Ruse

La concierge nous apprend que, régulièrement, elle se rend au domicile de cette personne âgée afin d'y faire un peu de ménage et de lui remonter ses courses. Elle vit seule, au premier étage de cet immeuble, où elle a presque toujours vécue. A 70 ans révolus, elle parvient difficilement à se déplacer. Elle n'a pas donner de ses nouvelles depuis 3 jours. 3 jours, c'est long.

Avec mon collègue, on se regarde sans se parler. On peut lire

respectivement dans nos yeux : pourvu qu'elle soit partie quelques jours avec quelqu'un de sa famille, qu'elle se promène quelquepart avec ses petits-enfants qui sont venus la chercher. Mais nos réflexions étaient successivement anihilées par les nouveaux arguments de la concierge.

Sur le palier, on entend distinctement la télévision en état de marche : Motus, présenté par Thierry Beccaro. La vieille serait un peu sourde, mais pas au point de ne pas entendre nos énergiques tentatives de répondre à nos appels. Je me mets à genoux au pas de porte, une vive odeur indescrivable me monte au nez. J'ai la même réaction que lorsque que l'on prend une dose de moutarde trop piquante. Je regarde mon collègue en faisant la grimace. C'est l'été 2003, la canicule fait des ravages. On collectionne les découvertes de cadavres.

La concierge semble si proche de cette vieille dame, que l'on évite les dialogues de circonstances. Nous n'avons plus qu'à attendre les sapeurs pompiers afin qu'ils puissent faire une ouverture de porte dans les règles. Ce que je vais voir derrière cette porte me semble évident, mais j'y suis habitué. Je me vois déjà en train de jeter toute ma panoplie de flic au lave-linge, tant l'odeur de la mort colle. C'est une odeur pesante qui agit sur la conscience, indéfinissable, il faut juste l'avoir déjà respirée pour comprendre. Pour y palier, certains respirent par la bouche, d'autres se mettent des clopes dans le nez ou du Vics à la menthe sous les narines. Moi, j'y vais à l'ancienne.

Mon premier cadavre était momifié, bleui et jauni à la fois par 6 mois de temps. Un nuage de mouches m'avait accueilli dans l'appartement ; le sol était jonché de détritrus alimentaires moisies, de vêtements souillés et d'objets divers. J'ai marché dans le noir avec ma lampe torche dans une odeur abjecte sur 50cm de crasse, jusqu'au pieds du corps d'un homme qui visiblement avait vécu ses derniers mois dans une folie extrême. A en juger par les déchets, il ne se nourrissait qu'exclusivement de barres chocolatées. J'en ai vu d'autres par la suite, la pire de mes visions était celle d'un adolescent qui s'était pendu au cerisier de ses parents, dans une belle demeure. Il a fallu le décrocher.

Avec la canicule, les sapeurs pompiers ont énormément d'interventions, et ils se font malheureusement attendre. Lorsqu'ils arrivent enfin, il s'est bien passé 3/4 d'heures. Ce n'est pas bien grave vu les circonstances. Comme la vieille dame habite au premier, on ne fracasse pas la porte, ils passent par la fenêtre. Ca nous arrange car comme cela, on aura pas à attendre un serrurier pour réparer la porte et ainsi protéger les biens de la

personne. On évite aussi une facture salée à la famille du défunt pour l'intervention.

Derrière la porte, on peut entendre le bris de verre et les pompiers pénétrer dans l'appartement, éteindre la télévision, et... pratiquer les premiers soins sur la personne âgée que l'on entend timidement pleurer !

Je n'en reviens pas. Je n'y crois pas. Elle était étendue dans le couloir de l'entrée, incapable de bouger, de se relever, trop faible pour appeler à l'aide, pour parler. Elle était tout ce temps à 1m de nous sans pouvoir la secourir. Condamnée à rester au sol pendant 3 jours, elle s'était urinée dessus et j'en passe, privée d'eau et de nourriture ; ce qui expliquait l'odeur que j'ai senti au pas de la porte.

J'apprends alors, écoeuré, que cette dame a été victime d'un vol par ruse au domicile. Le faux policier qui s'est introduit chez elle, lui a fait un manège pas possible pour s'emparer de ses bijoux, prétextant qu'il en avait besoin pour une enquête bidon, pour relever des empreintes. La dame loin d'être dupe ne la pas crue. Elle a été violentée alors qu'elle empêchait son agresseur de lui voler sa bague d'alliance qu'elle portait depuis toujours. On pouvait voir ci et là des portraits de ses 20 ans, avec son mari, décédé il y a fort longtemps. Ce pourri n'a pas hésité un seul instant à la laisser crever là, en prenant soin de claquer la porte derrière lui. C'est pour ce genre d'individus que se battent des associations fondamentalistes. La colère l'emportera ce jour là.

écrit par Thomas @ [12:10](#)

[1 commentaires](#)

21 SEPTEMBRE 2006

Précautions d'usage

Certains jours, je me demande vraiment dans quel monde on vit. C'est ce que je me suis dit en allant à ce différend de famille violent dans ce qu'on est tenté d'appeler une zone de non-droit. Je m'explique. Pour atteindre la tour où a lieu la scène, il faut prendre une série de précautions qu'il ne faut jamais prendre à la légère. Dans ce secteur, il ne se passe pas une seule journée sans que les équipages soient victimes de copieux caillassages.

D'abord il faut faire un premier passage rapide devant le hall, pour vérifier qu'aucun attroupement hostile ne nous attend. Demander un équipage en renfort et lui donner un point de ralliement, car à deux on ne peut pas se permettre de laisser la

voiture sans surveillance. Foncer en voiture vers le hall, éjecter l'ensemble des fonctionnaires qui vont intervenir. Surveiller les étages qui nous surplombent pendant que l'on cherche à rentrer. Une fois rentrés, faire partir les véhicules du bas de la tour. J'ai failli recevoir une télévision sur le crâne il y a encore quelques jours. Je veux juste ne pas mourir comme un idiot. Et il ne s'agit là que d'un différend...

posted by Thomas @ 18:23 3 comments

écrit par Thomas @ [11:58](#)

[2 commentaires](#)

Ivresse Publique et Manifeste

IPM, en règle générale, lorsque l'on vous envoie sur ce type d'intervention, il s'agit de personnes indigentes, en détresse sociale, qui cuvent leur vin à même le trottoir. Régulièrement les passants appellent, en pensant que la Police va arriver avec une couverture et de la soupe chaude. Mais la seule réponse possible, et légale, de la Police est une mesure administrative : un procès verbal de contravention et six heures de rétention dans un local exigu puant le vomi. A la base, ce cas de figure est prévu pour les soulards du soir qui causent du scandale dans la rue, mais lorsqu'il concerne les laissés pour compte, c'est une réponse totalement inadaptée et sans intérêt. Le Samu social ne se déplace pas, les foyers sont pleins.

Ce soir là, on a évité ce choix. La cinquantenaire qui gisait sur le sol au milieu des passants, à moitié dévêtue, s'était urinée dessus et sentait le vin en fermentation. Comme elle se trouvait sur le dos, quasi inconsciente, elle a commencé à se vomir dessus. Un mélange de vin et de nourriture lui dégoulinait sur son visage tuméfié par la crasse et la fatigue. Pour éviter qu'elle ne meurt étouffée, il a fallu la mettre en position latérale de sécurité. Et faire appel aux pompiers, le coma éthylique n'étant pas très loin. Dans son malheur, c'est nous qui, quelquepart, avons eu de la chance, car nous n'aurions pas eu d'autre choix que de la transporter si cela ne s'était pas passé de la sorte.

Partout les gens autour, observaient comme ils fixent une télé. On en voit tellement que l'on a pas pu se retenir de balancer quelques blagues idiotes à côté de son corps avachi dans son vomi. C'est comme ça.

écrit par Thomas @ [11:54](#)

[0 commentaires](#)

Pastaga !

Il est 1h du matin. La porte s'ouvre timidement. Le père tient un verre de Pastis à la main et semble presque heureux de nous voir. Teint violacé, en savates, un t-shirt délavé de la coupe du monde 98. Tout dans ce petit appartement de 30m² maximum sent le Pastis. Un clic-clac miteux est en position lit face à une petite télé en état de marche, volume sonore à fond sur le résumé de la star academy. Sur l'évier de ce qu'on peut définir comme une cuisine, un cadavre de bouteille de Pastis, et une autre bouteille de Pastis entamée, près d'un cendrier plein à craquer. La mère sort des toilettes, une clope dans une main, un verre de Pastis dans l'autre, tain blafard, poches sous les yeux, voix gutturale. Bourrés, mais lucides parce qu'alcoliques, on leur demande où se trouve la jeune fille de 14 ans qui a fait appel au 17. C'est précisément là qu'ils se rendent compte de son absence et qu'ils s'interrogent sur notre présence...

Sans une once d'inquiétude, le père nous déclare qu'il n'en sait rien, et que de toute façon, c'est une petite peste qui traîne avec les garçons du quartier. Le téléphone portable de la mère sonne. Sans lâcher le Pastis, elle demande à sa fille où elle se trouve. Visiblement, elle a fuit de la maison, et se trouve à quelques kilomètres de notre position. Nous prenons le téléphone en main et allons la récupérer. Elle se trouvait seule sur un pont, en pleine nuit. Elle nous explique timidement qu'il ne s'agit pas de ses vrais parents, qu'ils sont bourrés tous les soirs et que le beau-père, tout juste sorti de prison, est ingérable, impossible de dormir. L'assistance gère tant bien que mal le dossier. Nous ne pourrons pas faire plus qu'un simple rapport d'informations pour mineure en danger moral.

écrit par Thomas @ [11:46](#)

[0 commentaires](#)

20 SEPTEMBRE 2006

Assermentés

Je frotte mes yeux pour m'assurer de l'heure sur le tableau de bord : 3h16 - 3° - RTL². Encore trois quart d'heure et je vais enfin pouvoir rejoindre celle que j'aime dans un lit douillet. Dans la voiture, l'ambiance est vraiment au top : baillements à répétition, soupirs, un ou deux pets discrets suscitant quelques rires nous obligent à rouler vitres ouvertes. Cette nuit hivernale se termine calmement, trop. Rien sur les ondes, rien dans les rues, pas de voitures qui circulent. Seuls les yeux de quelques chats de

gouttières, assis paisiblement sur un toit de voiture calcinée la veille, incitent à bouger nos paupières lourdes de fatigue.

C'est la nuit de la bascule. On quitte à 4h pour reprendre à 12h. Une torture pour celui qui n'est pas du matin. Et on s'y fait, mais la seule pensée qu'on aura quelques heures de sommeil devant nous vous ruine quelques instants le moral. On l'a choisit. Je décide avec mes deux comparses de faire un dernier passage dans une de ces rues qui porte un nom de politicien communiste des années 20, au milieu de blocs maculés de paraboles.

Arrivés à l'intersection des rues, notre attention se porte aussitôt sur deux individus encapuchonnés qui gesticulent près d'une Clio en stationnement. Roulant vitres ouvertes, on peut entendre distinctement le bris d'une vitre et voir l'un des gusses pénétrer dans la Clio ; et le collègue à côté de moi d'enchaîner aussitôt : "*Ils courent, ils courent !*". Je fais monter le compte-tours et roule recta en direction des vilains qui n'ont pour seul échappatoire que l'entrée d'un parc boisé. Un vraie merde ce parc, pas d'éclairage, des chemins tortueux et ils le connaissent bien mieux que nous. Je préconise aux collègues d'embarquer le flashball avec eux, avant de les déposer juste devant l'entrée du parc. A peine sont-ils faufiletés dans la pénombre, que je ne peux plus les distinguer.

Calmement j'annonce sur les ondes les faits en quelques mots. Des équipages à proximité se rapprochent et se dirigent vers l'autre sortie du parc pour éventuellement cueillir nos noctambules. Je rage de ne pas pouvoir être avec eux, mais je ne peux pas laisser le véhicule sans surveillance ; je suis seul dans le véhicule suspendu à la radio. Les collègues reviennent finalement quelques minutes plus tard avec l'un des vilains, menotté et bien dépité. Le chef de bord est un peu remonté, le lascar lui a balancé des cailloux pendant sa fuite. Mais l'interpellation s'est bien passé, le jeune n'a pas une seule égratignure.

Le gamin est bien connu et reconnu de nos services. C'est un récidiviste, et le *vol à la roulotte*, il en a fait son passe-temps. Il en a plus d'une dizaine à son actif, et donc sûrement bien plus en sachant qu'il ne s'agit là que de faits élucidés, pour lesquels il a été reconnu auteur. Un merdeux qui passe son adolescence dans le même survêtement tous les jours, qui ne connaît ni le respect des aînés, ni le respect de l'autorité et qui est incapable de construire une phrase. Même en flagrant délit, il nie tout en bloc, du haut de ses 15 ans. Il sait comment notre système fonctionne, et qu'il va passer sa nuit en garde à vue. La clio a la vitre passager explosée, on retrouve quand même deux tournevis à proximité.

Il est 6h30 lorsque je regagne enfin mon domicile ; ma femme se lève dans une demi-heure. Le lendemain, stupeur ! L'OPJ qui gère l'affaire nous appelle au bureau : "*Le magistrat veut que je vous auditionne, le gamin dit que c'est pas lui, il faut faire une confrontation pour que vous affirmiez qu'il s'agit bien de lui.*" Avec mes collègues on se regarde sans comprendre, ces cas sont rares mais véritablement frustrant. Notre rapport était clair et sincèrement bien rédigé, mais même en flagrant délit, les policiers, accessoirement assermentés, n'ont pas toujours le dernier mot. Même les jets de pierres n'ont pas été retenus. Après quelques élucubrations intelligentes en forte contradiction avec notre devoir de réserve, on tourne la page.

Le gamin sera relâché avec une petite convocation au tribunal dans plusieurs mois. D'ici là, il aura regagné son terrain de jeu favori et nous on aura encore inscrit des heures supplémentaires à notre palmarès.

écrit par Thomas @ [16:02](#)

[1 commentaires](#)

18 SEPTEMBRE 2006

Priorité ! Priorité !

Le chef de bord augmente le volume de la radio. Plus personne ne parle dans l'équipage, les sourires ont été gommés, et nos yeux scrutent d'un regard inquiet le combiné, comme s'il allait diffuser des images de ce qui se passe. "*Une position, vite !*" clame le chauffeur. Les machoires se serrent, les poings aussi, et une vague de chaleur se glisse dans le gilet pare-balle. Voiture volée ? Différend familial qui dégénère ? Braquage en cours ? La voix qui vient de demander une priorité sur les ondes diffuse un stress pesant. Avec effroi, toute la circonscription est en train de recevoir les appels de renfort d'un équipage de la BAC pris à partie par une dizaine de lascars dans une de ces cités au nom de fleurs, qu'on ne cesse de désherber.

Le collègue qui vitupère dans la radio est une jeune femme, elle ne semble pas affolée mais elle transmet difficilement sa position. Mieux vaut connaître son secteur lorsque la situation devient périlleuse. Systématiquement lorsque vous prenez une rue, vous en lisez le nom, car on ne sait jamais vraiment ce qu'on va trouver au bout. C'est pour cela aussi que les équipages doivent s'annoncer impérativement *sur place* lorsqu'ils sont envoyés sur une mission. "*Ils nous caillassent !*" On peut entendre distinctement des cris de haine, et des bruits d'objets que l'on casse pendant les transmissions. La voix à la radio me glace le sang.

Sans se concerter, et sans demander l'autorisation pour ne pas encombrer les ondes, on file à très vive allure, au *gyro-2-tons* dans les rues de la ville pour prêter mains fortes à nos collègues. Plus rien d'autre ne compte, mais ça ne semble pas être l'avis de toutes ces personnes qui croisent notre chemin. Sans vraiment comprendre, pensant que vous jouez aux cow-boys, les gens vous regardent passer en mimant des *non* de la tête ; et les automobilistes qui passent leurs journées à franchir des feux rouges en téléphonant, ont peine à mouvoir leur voiture au feu vert lorsque l'on se trouve derrière eux avec le feu aux fesses. Mais le pire, c'est les piétons qui font véritablement exprès de passer devant vous avec dédain ; on pourrait lire sur leurs visages "*Je paye mes impôts, j'ai le droit de passer si je veux*".

A la radio, les messages affluent, la dizaine d'individus s'est multiplié par dix encore. "*On est encerclé, on peut pas sortir !*" balance la voix à la radio. Je manipule furieusement mon flashball, et vérifie cinquante fois le contenu de la besace ; c'est bon, elle est pleine à craquer de munitions. Comme mes collègues, j'enrage d'arriver sur place. On sait à quel point les minutes sont longues lorsque vous attendez du renfort. Le chef de bord se repère tant bien que mal sur le plan tentaculaire de la ville. Je me prépare à la sortie du véhicule, je bouillonne, je n'hésiterai pas un seul instant à balancer du caoutchouc sur tous ceux qui portent une cagoule.

On apprend qu'un équipage de CRS est arrivé sur place et commence à disperser à coups de boucliers et de flashball les vilains. Comme des dizaines d'autres patrouilles, on arrive enfin, la situation s'est figée, la centaine de lascars s'est regroupé plus loin et nous surplombe. Très vite, on constate que des patrouilles de tous les secteurs sont là. Un nombre de flics pas croyable. Chez nous aussi, la solidarité fonctionne.

Très vite, on collecte des informations ci et là. La jeune femme qui transmettait à la radio est assise, et sanglote. Elle est épaulée par ses collègues. Ils ont reçu des bouteilles, des pierres, et des coups parce qu'ils ont tenté d'interpeller un lascar qui faisait du vol à la portière sur un scooter. Mais les bandes sont organisées, et quand les sirènes se font entendre sur certains territoires, ils vous encerclent très vite par dizaine et feront tout pour interférer dans notre travail.

On reçoit pour instructions de retourner à proximité des attroupements en compagnie de deux autres équipages banalisés pour les disperser. On roule lentement, flashball à la fenêtre

entrouverte, prêt à riposter. Ils me font rire avec leur police de proximité. Un instant, face à toutes ces tours et ces barres dévastées par la crasse et les grafitti, je me serais crû à Sarajevo. Près d'un hall qui n'a plus de vitres et dont les boîtes aux lettres ont chu, un minot de 4 ans à peine nous toise, et nous désignant du doigt prononce d'une voix fluette : "BAC, BAC,..."

Les *grands frères* sont plus loin, sur une butte qui nous surplombe. Ils sont tous cagoulés avec leurs t-shirts, une cinquantaine environ, et on peut entendre au loin "*enculés, fils de pute, on est chez nous, nique la BAC...*", et j'en passe. Autour de nous, dans les tours, des gens sur les balcons observent cette déchéance en silence, quand d'autres nous jettent des pavés depuis les étages... L'attroupement se rapproche de nous en formant une grappe et nous balance tout ce qui passe sur leur chemin. Le pare-brise d'une vieille 205 vole en éclat à côté de nous. Un autre groupe d'une vingtaine de lascars encagoulés vient sur l'autre flanc, le caillassage n'est pas plus nourri que ça, mais nous devons reculer pour ne pas reproduire la même scène qu'avant.

Plus tard, nous quitterons amèrement les lieux rédiger nos rapports d'interventions de la journée. Le lendemain, on lira de façon incroyablement banale le lendemain dans les journaux que dans ce même quartier, les affrontements ont continué sporadiquement dans la nuit et que des CRS se sont fait tirer dessus aux plombs. A en croire ce qu'on lit, il s'agit d'un manque de dialogue entre "forces de l'ordre" et "la jeunesse", comme si nous étions les premiers et les derniers à nous confronter au déclin social de la France.

écrit par Thomas @ [23:31](#)

[0 commentaires](#)

17 SEPTEMBRE 2006

Réouverture du Blog

J'ai décidé de republier certains textes au fur et à mesure, en les épurant un peu. N'hésitez pas à faire circuler l'adresse du site, mais ne copier-collez pas les textes, s'il vous plait.

écrit par Thomas @ [23:55](#)

[0 commentaires](#)

07 SEPTEMBRE 2006

Fermeture du Blog

A grands regrets, j'ai décidé de fermer mon blog afin de trouver

une solution pour pouvoir diffuser mes écrits sans entrer en contradiction avec le devoir de réserve, que je dois respecter, malgré l'extrême modération de mes propos. Merci pour vos commentaires, et vos passages. Le site a vu plus de 3000 visiteurs en quelques mois.

écrit par Thomas @ [10:17](#)

[3 commentaires](#)

[Revenir au Sommaire](#) - Tous Droits Réservés, 2006